

Vie et mort d'un magazine féministe

par Françoise Guénette



En partant du bas :
Françoise Guénette,
Lise Moisan,
Sylvie Dupont.
Suzanne Ducas (debout),
Ariane Émond,
Claudine Vivier,
Francine Pelletier.

De 1980 à 1987, *La Vie en rose* voulut servir de miroir à la vitalité et au pluralisme du mouvement des femmes. Au moment de sa disparition, elle tirait tous les mois à 40 000 exemplaires, un record pour une presse d'opinion au Québec. Autopsie d'un bel échec.

Un soir de sororité bien arrosée, deux féministes tannées d'être méprisées des médias proposent : Et si on lançait notre propre magazine ? Ariane Émond, Lise Moisan, Francine Pelletier et Claudine Vivier achètent vite l'idée de Sylvie Dupont et Claire Brassard. Quelques mois plus tard, à l'automne 1979, cette poignée de féministes, la plupart membres du Comité de lutte pour l'avortement libre et gratuit, ont réuni autour d'elles une trentaine de collaboratrices.

Dont moi, alors journaliste à Radio-Canada et pas particulièrement féministe. J'ai couvert les procès faits au docteur Morgentaler pendant les années 1970, j'ai vu de près les Italiennes et les Françaises se battre pour l'avortement, j'ai lu bien sûr Beauvoir, French, Friedan, et adhéré superficiellement à leur analyse, mais je reste au fond « un gars de la gang » pour qui la vie a été plutôt facile... Par contre, je suis mûre pour sortir de mon cadre professionnel et dans le projet de *La Vie en rose*,

c'est d'abord l'expérience journalistique qui m'intéresse.

Je découvrirai beaucoup plus, évidemment : une famille intellectuelle, une bande de femmes vibrantes, drôles (peut-être parce qu'elles s'esclaffent à mes blagues?), contre qui j'ai de plus en plus de plaisir à « froter mon esprit », pour reprendre une belle expression citée par Nancy Huston dans son magnifique *Professeurs de désespoir*. Autrement dit, c'est par amitié que je deviendrai féministe.

De sorte que, quand j'essaie de me rappeler les débuts de *La Vie en rose*, les images qui me reviennent n'ont rien de professionnel. Il y a ces réunions à la campagne, où nous partageons une maison sous les arbres, beaucoup de rigolade, aucune censure. Il y a ces événements en ville, tout le bouillonnement des femmes, ces années-là, alors que le féminisme est à l'avant-garde de la culture, alors qu'il est *in* d'être féministe, ces soirées au Théâtre expérimental des femmes et Luce Guilbeault bouleversante en Violette Leduc, le premier film de Léa Pool et la Librairie des femmes, les Éditions du remue-ménage et des foires de livres féministes, des colloques sur la théologie féministe et la galerie d'art Powerhouse, Vidéo-Femmes et les Folles alliées... et les bars enfumés où s'imaginent souvent les éditoriaux. Il y a ce long huit pièces de la rue Saint-Denis parfumé par les effluves de la brûlerie d'en bas, où nous discutons sans fin autour de la porte rouge qui, posée sur ses tréteaux, nous sert de table un peu instable. Et pour discuter, nous discutons...

Mais là, je vais trop vite. En 1979, rien ne s'est encore passé. Je feuillette donc ma collection de magazines, pour mieux retrouver les grands segments de l'aventure.

Il y a d'abord cette première bonne idée : les filles ont convaincu *Le Temps fou*, le magazine alternatif et trimestriel de la gauche québécoise, d'encarter les premiers numéros du futur magazine. En décembre 1979, les lecteurs du *Temps fou* trouvent donc, tapi entre les pages, un Jean-Paul II souriant saluant la parution prochaine de *La Vie en rose*. Cet inséré baveux – que nous avons payé en ramassant 300 \$ à droite et surtout à gauche – annonce un magazine « excessif » et allergique à la ligne juste qui « nous force à fourrer nos tripes dans nos sacoches ». Un magazine qui, couvrant toute l'actualité d'un point de vue féministe, s'opposera au « psychologisme ronronnant et à l'optimisme malade de la presse dite féminine » autant qu'à un « certain féminisme moralisateur, ghettoïsant et pudique ».

En mars 1980, paraît entre les pages du *Temps fou* le premier *La Vie en rose*, 28 pages de mauvais papier. Un projet dérisoire à cause de ses moyens, écrivons-nous : « Nous n'aurons pas d'envoyée spéciale à Kaboul... Pas de local, pas de permanence; pas de salaires. À *La Vie en rose*, il n'y aura pas de patrons, pas d'employées. Pas de grand mandat politique. Pas d'autre hiérarchie que celle de l'énergie investie » Mais paradoxalement ambitieux : « Nous tâcherons justement de faire, à contre-courant dans un monde où les communications sont de plus en plus centralisées et uniformisées, une presse subjective, une presse d'opinion... sans chercher refuge derrière les paravents sacrés de l'objectivité et de la représentativité. »

Un an plus tard, grâce à quelques centaines d'abonnements et à quelques pages de publicité, *La Vie en rose* vole de ses propres ailes, à 10 000 exemplaires... et lance

un débat sur le salaire au travail ménager. Plaquée sous le sourire de Donald, cette question : *Gagner son ciel ou gagner sa vie?* « Ils disent que c'est de l'amour, nous disons que c'est du travail non payé. Pourquoi les femmes travaillent-elles gratuitement? »

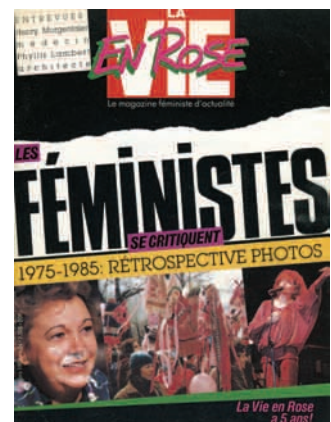
Les dossiers qui suivront seront souvent aussi provocateurs : les femmes et les médias, la réforme du droit de la famille, l'avortement, l'amour et l'hétérosexualité dominante, les « nouveaux hommes », le pouvoir, etc. Des éditoriaux-chocs – *Ne vous mariez pas, les filles!* ou *Aimons-nous les hommes?* – font gonfler le courrier des lectrices. Normal, *La Vie en rose* est là aussi pour provoquer des débats à l'intérieur du mouvement féministe.

En fait, c'est l'un des quatre mandats que le magazine s'est donnés. Les autres sont de dénoncer l'oppression des femmes, de donner du plaisir aux lectrices et de démontrer la vitalité de la culture des femmes. Pour réussir tout cela, nous interrogerons pendant les années suivantes des femmes extraordinaires : Kate Millett, Marie Cardinal, Delphine Seyrig, Simonne Monet-Chartrand, Ti-Grace Atkinson, Marguerite Duras, Janette Bertrand, Adrienne Rich, Nicole Brossard, Léa Pool, Claire Bretécher, Diane Dufresne, Clémence DesRochers, Luce Irigaray... Nous donnerons aussi la parole à des femmes plus anonymes, ouvrières d'usines déplacées par l'automatisation, prisonnières, militantes syndicales... Et à des femmes d'ailleurs car, et c'est assez rare dans la presse de l'époque, nous publierons systématiquement des reportages à caractère international.

Sans oublier l'humour, qui court au ras des chroniques, journaux intimes, fictions, bandes dessinées, illustrations, commentaires... et qui trouve une formidable alliée quand Hélène Pedneault arrive en septembre 1982, portée par la colère. Elle a trouvé bien myope le dossier sur l'amour, elle y répond par un billet cinglant – *Y a-t-il une amoureuse dans la salle?* – qui deviendra la célèbre chronique délinquante des numéros suivants.

Désormais, *La Vie en rose* paraît tous les deux mois. Suzanne Ducas, Ariane Émond et moi avons joint Francine Pelletier à la permanence, Nicole Morisset à la direction artistique et Claude Krynski à la publicité, entourées d'une équipe de rédaction incluant Sylvie Dupont, Lise Moisan et Anne de Guise, et d'un comité de lecture encore plus large. Louise Legault, notre première administratrice, arrive en janvier 1983 et fera des miracles pour nous garder à flot.





Le 8 mars 1983, *La Vie en rose* fait la fête... dans un sous-sol d'église bondé de la rue Laurier: *La fièvre du mardi soir* est un énorme succès... controversé, puisque réservé aux quelque 400 femmes présentes. À l'été, *La Vie en rose* inaugure une tradition: un spécial été dévolu à la fiction, avec les nouvelles inédites de dix auteures québécoises.

La Vie en rose, perçue comme trop commerciale, est attaquée à l'époque sur sa gauche radicale (une attaque qui s'amplifiera pendant les années suivantes, allant jusqu'à la pétition anti-*Vie en rose*, et qui ne cessera qu'à la mort du magazine). En novembre 1983, nous réitérons en éditorial notre credo pluraliste. Nous voulons rejoindre toutes les femmes, féministes

ou pas. Pour nous, «le féminisme est un continuum, un courant continu à travers les siècles de courage féminin et d'interventions féministes, en lequel toutes devraient pouvoir se reconnaître...». Nous nous sentons «coincées depuis le début entre les attentes démesurées de féministes radicales insatisfaites du peu de théorie féministe publié dans nos pages et la trop grande indulgence de la majorité des lectrices»; nous demandons la collaboration des premières, plus d'exigence des secondes.

En mars 1984, *La Vie en rose* récidive en organisant un autre gigantesque party au chic Palais du commerce de la rue Berri (désormais Grande Bibliothèque du Québec): *Rose Tango* rassemble 3 500 femmes. Le vrai grand coup de ce 4^e anniversaire s'affiche cependant à la une: la mère spirituelle des féministes modernes, Simone de Beauvoir, longuement interviewée à Paris par Hélène Pedneault et Marie Sabourin, livre un témoignage exclusif sur sa vie, son œuvre, sa relation avec Sartre, son féminisme...

En septembre 1984, *La Vie en rose* devient mensuelle – enfin! – avec un dossier consacré à l'Église des hommes et à Jean-Paul II, de passage au Québec. La une qui le déguise en Boy George, les textes signés par des féministes chrétiennes, par la théologienne Mary Daly, par la fée-en-chef Denise Boucher... De quoi risquer l'excommunication du magazine!

Arrive en mars 1985 le 5^e anniversaire de *La Vie en rose*, un quasi-record pour une presse d'opinion québécoise. Le magazine va-t-il triompher? Pas son genre. Toujours provocateur – certaines diraient masochiste – il offre plutôt un dossier spécial, *Les féministes se critiquent...* avec l'objectif de «nommer les malaises, d'énumérer les tabous»... et de dénouer les tensions qui bousculent le mouvement québécois – après avoir affaibli les mouvements français et américain.

Du *Soleil* au *Devoir*, les grands médias saluent la réussite d'un «féminisme pluraliste», cet «entêtement» des «joyeuses militantes»... En cinq ans, le magazine a

acquis une crédibilité et une influence qui dépassent largement son tirage et ses ventes.

L'éditorial dont je retrouve le manuscrit, tapé sur notre premier ordinateur, un puissant Mac plus, trace un bilan plus ambigu. Oui, il y a l'apparent succès du magazine: un tirage mensuel de 20 000 exemplaires, environ 15 000 acheteuses, près de 60 000 lectrices et lecteurs, huit employées, une quinzaine de collaboratrices régulières aux cachets plus décents... Mais je m'inquiète: «Nos ventes en kiosques gonflent moins vite que nos coûts d'impression, notre percée sur le marché est difficile, nous avons du mal à susciter une relève et féministe et journalistique, et nous frôlons parfois le burn-out collectif.» En quelques mots, les raisons qui amèneront la mort du magazine, deux ans plus tard.

Pour l'instant, tout va bien, l'expansion se poursuit. *La Vie en rose*, de projet politique et journalistique militant, est devenue une véritable petite entreprise, soumise aux règles d'une saine gestion. Au collectivisme intégral des débuts a succédé la spécialisation des fonctions. L'évolution s'est faite progressivement et pas forcément en douceur. C'est qu'il y a à *La Vie en rose*, comme dans plusieurs groupes militants de l'époque, deux tendances, l'une plus idéologique, l'autre plus pragmatique. Comme nous croyons au pluralisme à tout prix, nous y allons de concessions réciproques, depuis le début. À la longue, cependant, restent surtout à la permanence celles qui, comme moi, se soucient d'abord de rejoindre le plus de Québécoises possible. Nous acceptons donc, le cœur déchiré, de jouer le jeu du commerce, du marketing, des stratégies d'abonnement, mais en traînant un peu les pieds et en essayant de ne pas faire de compromis sur le contenu.

Les dossiers, trop lourds à produire – et souvent à lire – cèdent la place à des articles de fond, entrevues ou analyses: la pornographie, la censure, le terrorisme. L'été 1985 ose *Tenter l'érotique* en fiction. Novembre déclenche une autre controverse en donnant la parole à une quinzaine d'hommes. Un mois plus tard, Monique Bégin et Lise Bissonnette parlent d'un autre tabou féministe: le pouvoir. Février, Saint-Valentin oblige, ramène *La Vie en rose* sur le terrain miné de l'amour.

En mars 1986, *La Vie en rose* décrète après six ans que le chialage féministe n'a plus de raison d'être: *Enfin libérées!* propose une vision internationale d'un nouveau féminisme positiviste... Par l'absurde, Jacqueline Barrette, les Folles Alliées et d'autres traitent de l'avancement de la Femme, comme dirait Clémence. On rit jaune.

Simone de Beauvoir est morte. Avec quatre copines, j'ai amené *La Vie en rose* en Chine rouge pour réaliser un long reportage qui paraît en mai. Dans ce numéro, c'est pourtant l'éditorial qui frappe. J'y annonce «la bonne et la mauvaise» nouvelle.

La bonne: une étude de marché confirme qu'environ 50 000 Québécoises veulent d'un magazine féministe d'actualité «différent, profond et beau». Sauf que les publicitaires n'y investiront jamais suffisamment. Si *La Vie en rose* survit, ce sera grâce à ses abonnées: elle en a 10 000, il en faudrait au moins 25 000. Nous proposons donc de relancer à l'automne, sans arrêt de publication, un magazine à la forme et au contenu améliorés.

La mauvaise: la relance coûtera cher; or *La Vie en rose*, lancée sans liquidités, traîne depuis six ans un déficit qui devient inconfortable. Nous en appelons donc, pour la première fois, à la solidarité des lectrices et lecteurs: «Le féminisme d'ici est-il assez fort pour soutenir financièrement un des éléments les plus visibles de sa presse?» Le pari est lancé, l'argent – objectif: 75 000 \$ – doit rentrer avant le 2 juin.

Ironiquement, le même numéro présente un dossier sur les hauts et les bas de la presse féministe en Occident. Au Québec, *La Vie en rose* a succédé à *Québécoises deboutte!* (1971), *Les Têtes de pioche* (1976-1979) et *Des luttes et des rires de femmes* (1978-1981). En 1986, elle côtoie *La Gazette des femmes* et une dizaine de revues qui occupent des créneaux spécialisés: *Les Cahiers de la femme*, *L'Une à l'autre*, *L'autre Parole*, *la Revue du RAIF*, etc. Toutes se heurtent à un plafonnement du féminisme, à la nécessité de changer d'approche. Les quelque 38 (!) périodiques du Canada anglais ne manquent pas d'idées mais d'argent. En France, c'est la catastrophe: les *Histoires d'elles*, *F Magazine*, *Femmes en mouvement...* sont toutes tombées comme des mouches... alors que le *Emma* allemand poursuit sur le modèle du *Ms* américain. Partout, la presse des femmes compose avec le manque de moyens et la diversification des féminismes.

«Cela dit, la presse féministe n'est pas la seule presse d'opinion à se confronter aux fameuses lois du marché», rappelle l'éditorial, invoquant la mort des *Québec-Presse*, *Le Jour*, *Presse libre*, *Le Temps fou* et les ennuis cycliques du *Devoir*. «*La Vie en rose* réussira-t-elle à concilier l'apparemment inconciliable: un projet de changement politique – le féminisme – et les règles tyranniques du commerce?»

La réponse est sans équivoque. Le matin du 2 juin, 92 212 \$ sont déjà parvenus au magazine, accompagnés de messages émouvants, de près de 2 000 femmes et hommes, dont peu de riches. Cet appui absolument extraordinaire nous permet de solliciter les gouvernements pour des subventions plus généreuses. C'est le fédéral qui répond, en deux temps: 75 000 \$ du Secrétariat d'État, 100 000 \$ du ministère des Communications.

Le 6 novembre 1986, la nouvelle *Vie en rose* «culottée» est lancée. Les quelque 300 000 \$ dollars recueillis ont permis une nouvelle maquette, une campagne massive d'abonnements, une réorganisation de la direction. Un conseil d'administration bourré de femmes d'affaires averties vient appuyer la directrice générale, qui supervise désormais tous les services: rédaction, administration, publicité, etc., en essayant, malgré des relents de tension, de garder un équilibre précaire entre féminisme et commerce. En éditorial, on réaffirme des objectifs inchangés: vision féministe de l'actualité, pluralisme, débats.

Rien n'y fait. Au début de mai 1987, paraît le dernier numéro de *La Vie en rose*. Le 7, à Montréal, Camille Bachand, présidente du CA, Lise Moisan, directrice générale, et moi-même, dernière rédactrice en chef, rencontrons les médias pour annoncer la suspension de la publication. Les huit employées sont déjà au chômage.

La relance n'a pas donné les résultats escomptés. Malgré tout l'argent recueilli, malgré l'augmentation des ventes en kiosque, les abonnements plafonnent à

10 000... Alors que chaque numéro coûte 70 000 \$ à produire. À la veille de l'été, une saison meurtrière pour l'édition, il n'est pas question de recréer un déficit. Nous décidons de fermer les livres et de nous entendre avec les créanciers. *La Vie en rose* ne réparait pas à l'automne. L'équipe, dont sont parties il y a quelques mois plusieurs des premières artisanes – les Ariane Émond, Louise Legault, Francine Pelletier – se dissout sans avoir l'énergie d'écrire à froid un bilan de toute l'expérience.

C'est par bribes, au fur et à mesure d'entrevues accordées aux médias ou lors de réunions féministes, que s'ébauchent les explications de la fermeture de *La Vie en rose*. Car le manque d'argent, réel, n'explique pas tout, pas plus que les problèmes d'abonnement ou de marketing. D'autres facteurs ont sûrement nui: conjoncture politique et économique, mise en marché difficile, crise générale des magazines féministes, manque d'argent pour la promotion, contenu trop élargi ou trop spécialisé.

Et s'il y avait la pertinence politique? En 1987, le grand bouillonnement culturel et féministe des années 1970, qui avait porté nos débuts, s'est estompé depuis longtemps, emporté comme d'autres mouvements sociaux par la morosité postréférendaire et le culte du Québec inc. Dure époque pour commercialiser un produit idéologique!

En entrevue à la revue *L'Autre actualité*, à l'hiver 1988, puis à *La Parole mêtèque* un an plus tard, Ariane Émond, Francine Pelletier et moi évoquons plus précisément l'évolution du féminisme québécois, devenu beaucoup plus individualiste que collectif: comment satisfaire toutes ces féministes, d'autant plus que les grands médias ont compris et couvrent mieux les sujets «féminins» autrefois méprisés? «Pour une presse d'opinion, il y a des moments de pertinence historique plus marqués. *La Vie en rose* était nécessaire dans les années 80, elle représentait une parole publique, à laquelle s'identifiaient des femmes isolées de toutes sortes de régions et de milieux. Six ans plus tard, le mouvement féministe avait évolué et *La Vie en rose* aurait dû changer profondément pour continuer d'être aussi pertinente.»

Mais changer comment? L'étiquette féministe devenant contraignante sinon impopulaire, aurait-il fallu transformer *La Vie en rose* en presse d'opinion de gauche et mixte pour ratisser plus large? Au risque de perdre à jamais tout un noyau de lectrices fidèles? Aurait-il fallu plutôt revenir à la perspective plus idéologique et anarchique des débuts, comme le réclamaient depuis longtemps certaines lectrices? Difficile, puisque les collaboratrices qui incarnaient le mieux cette orientation avaient quitté le navire depuis longtemps, et financièrement suicidaire. Ou alors, troisième option, aurait-il fallu renoncer à la visibilité et nous contenter d'une publication modeste et peu coûteuse, pour abonnées seulement? Pour nous, qui trouvions notre première gratification, notre plus grande fierté, à sortir le féminisme des confins du mouvement des femmes, ce retour en arrière, à la marginalisation de 1980, semblait inacceptable.

Débordées par la production mensuelle, sans beaucoup de recul critique et le plaisir des débuts de plus en



plus entravé par les objectifs de rentabilité, nous avons donc perdu la longueur d'avance que nous avions en 1980... Et puis, autant l'avouer, nous n'avons pas su laisser assez d'espace pour susciter une relève de jeunes journalistes féministes. Comme trop de collectifs avant nous, nous avons aussi cédé à la fatigue.

Nous nous sommes donc éparpillées. Comme on survit au deuil longtemps pressenti d'une amie très chère, parfois coupables d'être soulagées quand tant d'autres pleurent la morte... nous sommes allées cultiver notre vie privée, écorchée par le zèle et les longues heures de travail des années précédentes. Des amitiés ont survécu, d'autres pas. Certaines ont poursuivi en journalisme, d'autres pas, toutes sont demeurées profondément féministes. La vie a continué.

épilogue

Un jour de l'automne 2004, portée cette fois par la mémoire, Hélène Pedneault est apparue les baguettes en l'air et nous a apostrophées : « *La Vie en rose* aura 25 ans en mars 2005. Il faut fêter ça ! Nous, les féministes, nous avons toujours peur de célébrer nos bons coups et nos héroïnes ! » Comment dire non ? Même si le magazine, après tout, n'a vécu que sept ans, nous savons qu'il a marqué bien des Québécoises, à une époque moins blasée.

Devant :
Nicole Campeau,
Ariane Émond, Nicole
Morisset, Sylvie
Dupont.
Derrière : Françoise
Guénette, Lise
Moisan, Louise
Desmarais, Francine
Pelletier, Hélène
Pedneault.

Et c'est ainsi que nous nous retrouvons en janvier 2005, une dizaine de quinquagénaires en goguette à la campagne. Les retrouvailles sont aussi émouvantes que délirantes entre ces femmes dont plusieurs se sont perdues de vue depuis plus de 15 ans. Premiers sujets de conversation ? Les amours, la job, mais aussi – nous avons vraiment vieilli – la santé : ménopause, hormones, poids... Jusqu'à suggérer de lancer un magazine baptisé

La Vie en arthrose! Le calme revenu, nous cherchons comment concilier la fête, la mémoire, le sens de l'histoire... et cette envie brûlante de placer encore notre mot.

Dix mois plus tard, tous ces rêves ont pris forme : une grande affiche (*Merde! La Vie en rose n'a pas dit son dernier mot*), une fête extraordinaire fin mars à Montréal, les 50 numéros de *La Vie en rose* désormais accessibles gratuitement sur le site Internet de la Bibliothèque nationale du Québec (bnquebec.com) et pour finir ce numéro hors-série 2005. Notre vrai dernier mot.

Car je doute que nous répétions l'expérience. J'ai parfois l'impression d'avoir revécu en accéléré, depuis un an, les sept ans du magazine, de l'euphorie des débuts aux compromis de la fin. Et je ne parle pas ici de profonds conflits idéologiques, de ce que nous appelions à l'époque la « ligne dure » et la « ligne molle ». Des conflits de personnalité, peut-être. Mais surtout de grands pans de nature humaine – je ne dis pas féminine – dévoilés par l'urgence : malaises irrésolus, enjeux de pouvoir, qualités et défauts bétonnés par le temps, blocages, méfiances et malentendus.

Il ne suffit pas de s'estimer profondément, ni de vouloir la même chose, au fond. Il ne suffit surtout pas de se dire pluralistes. L'écrivain britannique Oscar Wilde écrivait : « Appuyez-vous sur les principes, ils finiront bien par céder. » Nos principes, nos bonnes intentions, ont parfois cédé sous la pression. Ce n'était pas toujours joli, Angelina, mais c'est la vie. Les féministes ne sont pas des saintes, en effet. Mais qui voudrait finir sa vie avec sainte Thérèse d'Avila ?

L'important, c'est d'avoir tenu le coup, d'avoir animé la fête et d'avoir peut-être un peu ranimé l'esprit de *La Vie en rose*. D'avoir surtout produit ce hors-série ambitieux et imparfait – imparfait parce qu'ambitieux, probablement – que nous vous offrons aujourd'hui. Et maintenant nous, les filles de *La Vie en rose*, allons faire ce que nous faisons le mieux ensemble : rigoler, critiquer et lever nos verres à votre santé. Que l'on continue ! *La Vie en rose* est morte. Vive le féminisme !

FRANÇOISE GUÉNETTE, rédactrice à *La Vie en rose* de 1980 à 1987, est journaliste à la radio de Radio-Canada et animatrice de débats publics.

